



Causette
N°71
Octobre 2016
pp. 78-80

Arts plastiques



Verdure, 2015. Huile sur toile, 160 x 130 cm.

© A. MOLE/COURTESY SEMIOSE GALERIE, PARIS

Françoise Pétrovitch

Coloriste des marges



Françoise Pétrovitch dans son atelier à Cochin (Val-de-Marne).

Françoise Pétrovitch, peintre, sculptrice et vidéaste, propose cet automne deux expositions enthousiasmantes. On y retrouve son univers doux et inquiétant, peuplé d'enfants trop sages, d'îles mystérieuses et de fleurs alanguies. Rencontre avec une artiste lumineuse.

PAR ISABELLE MOTROT - PHOTO JULIE BALAGUÉ POUR CAUSSETTE

C'est toujours avec gourmandise qu'on sonne à la porte d'un atelier d'artiste. Impatience de découvrir l'intimité des œuvres, de les voir « au naturel », dans leur jus. Et peut-être d'en dérober le secret. Françoise Pétrovitch ouvre sa porte sur un lieu clair, paisible et rangé. Pas de coulures de peintures ni de pinceaux qui gouttent. Tout ici est installé avec une méticulosité d'artisan. Peut-être parce qu'en parallèle de ses activités de peintre, vidéaste, sculptrice, Françoise Pétrovitch enseigne l'art à l'école Estienne¹, à de futurs relieurs, graveurs, imprimeurs.

Un artisanat qui la passionne. Elle est d'ailleurs vêtue d'une combinaison comme les peintres en bâtiment, mais raffinée, en jean bleu, pile la couleur de ses yeux. On n'y voit pas de coquetterie, juste du confort pratique et beau. Cette quinquagénaire qui a exposé partout en France, mais aussi à New York, Berlin, Tokyo, a vu ses œuvres sélectionnées par le National Museum of Women in the Arts² de Washington pour participer à l'exposition biennale *Women to Watch* 2015. Une femme à voir, donc, et des peintures à bien regarder.

Aux murs, ses toiles et ses dessins irradient un charme particulier. Une douceur inquiétante. Beaucoup d'enfants sur ses tableaux, ses dessins, ses aquarelles. Des jeunes gens, des femmes et des animaux. « Dans mes œuvres, il y a des gens à la marge, précise-t-elle, en état de fragilité. Je ne dessine jamais des histoires de puissance ou d'autorité. Je suis... "sur le côté". »

Depuis toujours, Françoise dessine. Une aspiration mystérieuse dans une famille qui ne compte pas d'artiste et ne s'y intéresse pas plus que ça. Une mère



Sans titre, 2015. Huile sur toile, 240 x 160 cm.

fonctionnaire, issue d'une famille de paysans, un père prof de techno, descendant d'une génération d'immigrés yougoslaves ouvriers. Pas de prédisposition, mais « ils ont eu l'intelligence de croire en moi ». La chance de ne pas avoir à lutter, Françoise Pétrovitch ne l'a pas gâchée en hésitations. Elle s'immerge totalement et produit sans relâche. Elle mène à la fois une recherche intime et des travaux plus engagés. Comme sa série intitulée *Radio-Pétrovitch*, où elle dessine chaque matin pendant deux ans la première info chopée à la radio, puis une image de sa journée, ou la série *J'ai travaillé mon comptant*, qu'elle réalise à partir du témoignage de cent personnes âgées, de toutes conditions, sur leur vie de travail.

En 2015, elle participe à l'événement, *Artistes à la Une*, pour lequel les Unes les plus célèbres de *Libération* sont revisitées par des artistes. « Et là, je m'aperçois qu'il y a quarante-cinq artistes choisis, dont... quatre femmes ! C'est incroyable quand même ! Du coup, j'ai choisi de travailler sur les droits des femmes. » Elle illustrera la couverture de *Libé* du 2 avril 2011, consacrée au « Retour des 343 salopes ». « Le féminisme, c'est la liberté pour tous. En ce moment, j'ai l'impression que les choses vont à l'envers, pour l'avortement, pour beaucoup de choses. Il faut être vigilantes, toujours. »

Mais il y a aussi les cheminements plus personnels. Quand on contemple ces œuvres-là, des mots clés reviennent :

enfance, magie, créature imaginaire, conte, rêverie, cruauté, menace. Un étrange mélange de sensations. « Oui, il y a pas mal d'inquiétude dans ce que je fais. Comme dans ma dernière série, *Les Nocturnes*. Les sujets de cette série sont très classiques, voire mièvres : des fleurs... mais quand on regarde bien, ce sont des bouquets qui se fanent. Ce sont des vanités³, l'image d'une fin de vie, d'une fin de journée, quelque chose qui est en train de pourrir. Mon père est mort cette année, et la première peinture que j'ai faite après son décès, c'est une toile noire sur laquelle se détache, dans l'ombre, un bouquet. »

“L'ÉCRITURE DE LA PENSÉE”

Françoise Pétrovitch fonctionne par séries, mais n'hésite pas à en mener plusieurs de front, et sur plusieurs supports. La voie royale, pour elle, c'est d'abord le dessin. « Le dessin, c'est l'écriture de la pensée, sa fulgurance est comme une réponse. » Mais le reste, peinture, sculpture, vidéo, compte aussi. En fonction des sujets ? « Non, pas du tout. Quelque chose qui m'intéresse en peinture va glisser vers un autre support pour pouvoir reprendre une autre facette de la même thématique. Et puis changer de médium, c'est changer d'attaque, sinon on connaît ce qu'on fait, on répète et on passe de la création à la fabrique. »

Pour nous montrer ces recherches, l'artiste plonge sous son vaste bureau et en tire une boîte en bois à roulettes, grande comme un lit double, qui révèle un trésor de peintures, gravures, lavis colorés, dans un mille-feuille de papiers de soie. On y retrouve des ados rêveurs étendus, des oiseaux énigmatiques, des îles au couchant, les ombres de Bonnard, de Vuillard, des verts moussus, des rouges ardents. Un univers à la fois paisible et intense. ●

1. L'école Estienne est l'école supérieure des arts et industries graphiques.

2. Musée national des artistes femmes.

3. Natures mortes qui évoquent de manière symbolique la destinée mortelle des hommes.

POUR ALLER PLUS LOIN

Expositions à la Frac Paen, à Marseille (13), et au Château de Tarascon - Centre d'art René d'Anjou, à Tarascon. Jusqu'au 30 octobre.

Livre : *Tu t'appelles qui ?*, de Claudine Galea, illustré par Françoise Pétrovitch. Éd. Thierry Magnier.